Créoles : The State of the An

In this article I define creole vernaculars sociohistorically, rather than structurally, and survey the literature that accounts for how they developed. In this exercise I explain the problems inherent to traditional definitions and what is not accounted for by current hypotheses of creole genesis. I argue that the best approach to the subject matter is one that treats the development of creoles as a topic of historical and genetic linguistics, well grounded in the socio-economic histories in which these vernaculars developed, factoring in the relevant dialects of the lexifiers that came in contact with non-European languages, and articulating principles that govern the selection of features from the competing varieties into the emerging vernacular.

Key words: Mufwene, creole, substratum, superstratum, lexifier, relexification
LES CRÉOLES
L'état de notre savoir

Salikoko S. Mufwene

Remarques préliminaires

L'une des choses dont le lecteur doit être conscient dès l'abord est le manque d'unanimité sur ce que sont les vernaculaires appelés « créoles »1. Plusieurs questions se posent, la première étant la suivante : les créoles sont-ils de nouvelles langues à part ou de nouveaux dialectes des langues (telles que le français ou l'anglais) dont ils ont hérité souvent jusqu'à 95% de leur vocabulaire ? (Une telle langue est dite « lexificatrice ».) Selon certains créolistes (ceux qui étudient les créoles), par exemple, Faine (1937) et Hall (1966), les créoles sont des dialectes de leurs langues lexificatrices ; c'est une opinion partagée par plusieurs locuteurs natifs non engagés dans des idéologies identitaires (Mühlhäuser 1985 ; Mufwene 1988). Par contre, la plupart des créolistes, dont l'opinion est bien représentée par Holm (1988), traitent ces nouveaux vernaculaires comme des langues à part, pour plusieurs raisons, commen l'indique la littérature scientifique.

La première est que ces vernaculaires ne sont pas mutuellement intelligibles avec leurs langues lexificatrices respectives. L'on oublie cependant qu'il y a de nombreux dialectes des mêmes langues qui ne sont pas mutuellement intelligibles2. Selon l'hypothèse de genèse dite de relexification, sur laquelle je reviens plus loin, les grammars des vernaculaires créoles viendraient principalement des langues « substratiques » (par exemple les langues africaines parlées auparavant par ceux qui ont créé ces nouveaux vernaculaires aux Antilles)3. Comme, en

1. J'utilise le terme vernaculaire ici en opposition avec le terme langue véhiculaire (ou lingua franca). Le premier est réservé aux communications ordinaires du locuteur, surtout en famille et avec ses amis, tandis que le second est utilisé pour communiquer dans des contextes moins familiers où le locuteur interagit avec des locuteurs des vernaculaires autres que le sien ou lorsqu'il doit se servir d'un code moins familier ou standard. Par définition, on se sert d'une langue véhicule pour faciliter la communication avec des locuteurs de parlers autres que le sien.

2. Mougeon et Beniak (1994), par exemple, rapportent que selon certains linguistes beaucoup d'idiomes gallo-romans parlés en France jusqu'à récemment ne sont pas mutuellement intelligibles. On n'est donc pas surpris de voir certains auteurs supposer que ce sont des langues séparées du français, alors que pour nombre d'autres linguistes ils constituent plutôt des parlers populaires du français, ainsi que le suggère la dénomination gallo-roman.

3. Comme dans la littérature sur les langues créoles, les termes « substrat » et « superstrat » sont utilisés ici dans un sens plutôt sociologique de stratification sociale et en parallèle avec les termes basilecte (variété la plus différente du dialecte standard de la lexificatrice) et « acrolecte » (variété locale de la lexificatrice parlée par les éduqués et considérée comme standard). Cet usage est en
créolistique, c’est le système structurale (plutôt que le vocabulaire) qui est invoqué pour décider de la filiation génétique des créoles, on peut ainsi prétendre que ces nouvelles langues sont des langues à part. On peut être mené à la même conclusion par d’autres hypothèses sur la genèse des créoles, à la seule différence avec qu’il faut prouver dans quelle mesure les structures grammaticales des créoles divergent de celles de leurs lexicatifrices. La question reste irrésolue, car la réponse que nous venons de donner dépend de l’adéquation de l’explication de genèse offerte par chaque hypothèse. Or, elles sont toutes controversées, comme nous le verrons ci-dessous.

La deuxième raison est la suivante : comment décider que certaines variétés langagières méritent la dénomination « créole » ? L’histoire socioéconomique du monde depuis le 17e siècle nous offre une étymologie intéressante du terme. Il désignait avant tout des personnes d’origine africaine ou européenne nées dans les colonies (Valkhoff 1966 ; Stephens 1983 ; Chaudenson 1992). Étant donné la proportion importante de métis dans cette population au 17e siècle, le terme fut aussi utilisé dans certaines sociétés coloniales comme synonyme de métis, mais pas exclusivement (voir aussi Domínguez 1986 ; Dubois s.d.). Dans son usage adjectival, le terme « créole » fut aussi appliqué à des espèces animales et végétales typiques des colonies. C’est plus ou moins dans ce sens que son usage s’est étendu à des variétés langagières coloniales. Dans ce cas cependant, le terme a été appliqué uniquement aux variétés de langues parlées par les descendants des esclaves africains (voir Mufwene 1997a pour une discussion plus détaillée). On doit noter aussi que même si les descendants des Européens dans ces anciennes colonies de peuplement (par exemple la Louisiane) aîment bien se distinguer des autres descendants d’Européens en s’identifiant comme créoles (Domínguez 1986)4, ils refusent d’identifier leurs vernaculaires par le même terme (Calvet 1999 ; Dubois s.d. ; Dubois et Melançon 1997).

Quoi qu’il en soit, cet usage historique du terme « créole » n’exige aucun critère structurale linguistique pour son application à un vernaculaire colonial ; mais le créole est toutefois reconnu comme différent des vernaculaires venant d’Europe. S’il n’avait été de l’origine ethnique des locuteurs, critère rarement admis par les linguistes, le terme aurait pu logiquement s’appliquer aussi à des vernaculaires parlés par des Blancs créoles en Louisiane. Les efforts de McWhorter (1998) pour identifier des prototypes créoles sont une reconnaissance

4. En Louisiane, les Blancs qui s’identifient comme créoles descendent des Français et Espagnols qui s’y sont installés avant que l’État ne soit acheté par les États-Unis en 1803. Les Blancs qui y ont immigré à partir d’Haïti, après la révolution menée par Toussaint Louverture, s’identifiaient de la même façon.
implicite de la variation structurelle qui existe entre créoles, même s’ils partagent aussi de nombreux traits.

Il est aussi important de noter, comme l’observe Chaudenson (1992), que le terme « créole » a été adopté surtout dans des colonies (sub)tropicales : cela explique pourquoi il est utilisé aussi en Louisiane pour identifier les descendants des colons français, mais non pas au Québec pour faire référence aux personnes dont l’origine coloniale est en fait semblable. Quand il est appliqué aux personnes, le terme est avant tout roman (espagnol, portugais et français). C’est sur ce modèle d’ailleurs qu’il est utilisé en anglais, malgré l’usage qu’en fait Berlin (1998) pour distinguer les esclaves africains nés en Amérique du Nord de ceux qui sont nés en Afrique.

On peut ajouter que les linguistes ont perverti l’usage du terme « créole », d’abord en l’appliquant à beaucoup d’autres vernaculaires coloniaux européens (tels que le gullah, parlé sur la côte de la Caroline du Sud et de la Géorgie aux États-Unis, ou le hollandais de Berbice, parlé en Guyana) et non européens (tels que le lingala et le kikongo-kituba, parlés dans les pays de l’Afrique centrale) ; puis en suggérant une connection développementale entre les variétés « créoles » et « pidgins » (Mufwene 1997a), connection qui fait dériver les langues créoles des langues pidgins. Dès lors, l’usage des termes est devenu controversé. L’extension du terme se justifie par la présence de similarités dans les conditions de développement de ces vernaculaires ainsi que par l’existence de traits structurels communs. Cependant, ressemblance ne signifie pas identité, et l’on peut aussi noter des différences, surtout structurelles, même entre des variétés qui ont la même langue lexicofatrice, par exemple entre les créoles français, et certainement entre des créoles avec des langues lexicofatrices différentes. Mufwene (1986a) souligne que les traits structurels associés aux créoles sont d’ailleurs attestés de façon souvent plus régulière dans des langues non créoles (par exemple les langues kwa de l’Afrique de l’Ouest, et le chinois et le tai en Asie). Il ajoute (1997a) que d’autres variétés de contact non pidgins partagent certains de ces traits, par exemple les parlers des ouvriers turcs en Allemagne ou des ouvriers arabes en France. Il n’y a donc pas de traits structurels qui soient exclusivement typiques des créoles et pidgins et qui les distinguent d’autres parlers au monde. D’ailleurs, comme je l’ai observé ci-dessus, les créoles partagent ces traits à divers degrés.

À l’opposé de cette position, se trouve celle de Thomason (1997) et McWhorter (1998) selon laquelle il existe des prototypes créoles dont la plupart des autres créoles diffèrent à des degrés différents. Mufwene (sous presse) insiste sur le fait que ces linguistes confondent la notion de ressemblance familiale, qui s’applique à toute famille linguistique, avec celle de prototype. La première reconnaît des ressemblances et des différences entre les membres d’une catégorie sans pourtant identifier le meilleur exemplaire, alors que la seconde identifie le meilleur exemplaire et présente les autres membres comme des écarts de ce modèle. Mais prétendre qu’il existe un nombre limité de créoles prototypiques ne revient-il pas à dire que les créoles ne forment pas un groupe typologique à part ?

Quoi qu’il en soit, dans cet article, j’adopte l’usage historique du terme « créole », c’est-à-dire celui qui n’est pas basé sur des critères structurels mais
plutôt sur les conditions sociohistoriques du développement de ces vernaculaires, les associant surtout à des populations créoles d’origine non européenne. L’intérêt que j’ai pour ces nouvelles variétés langagières tient à leur évolution plutôt qu’à leur typologie, et je me concentre sur des questions de changements de structures et de fonctions (Mufwene 1998, 1999a). Il serait utile aussi de discuter certains traits structurels de ces vernaculaires, avant de me concentrer sur les aspects de leur développement; mais les limites d’espace empêchent cet exercice. Dans un premier temps, il paraît utile de clarifier la relation entre pidgin et créole, ce qui devrait faciliter certaines de mes critiques sur des hypothèses courantes au sujet de la genèse des langues créoles.

La relation entre pidgins et créoles

La relation génétique postulée entre pidgin et créole nuit à notre compréhension de l’évolution des créoles, en partie parce que le terme « pidgin » n’apparaît qu’au début du 20e siècle (Baker et Mühlhäusler 1990), soit deux siècles après que le terme « créole » eut été en usage pour désigner des vernaculaires coloniaux. Notons que ni les personnes qui, au 17e siècle, ont conçu le terme « créole » pour identifier des populations non indigènes nées aux colonies, ni celles qui au 18e siècle ont associé certains vernaculaires coloniaux à certaines de ces populations n’ont perçu une connection quelconque avec le terme « pidgin ». Par ailleurs, les conditions dans lesquelles les pidgins se sont développés sont bien différentes de celles dans lesquelles les créoles sont nés. Les pidgins se sont formés dans des contextes de commerce, où les locuteurs de la langue lexificatrice et ceux des autres langues avaient des contacts plutôt limités et occasionnels (dans des circonstances de transactions commerciales) et où le nouveau médium de communication était utilisé comme langue véhiculaire et langue seconde, la communication habituelle au sein des groupes en contact étant maintenue dans le vernaculaire respectif de chaque groupe.

Par contre, les créoles se sont développés dans des circonstances où, comme le souligne Baker (1990, 1994, 1997), il était impératif de développer un médium de communication interethnique qui devait rapidement servir de vernaculaire dans les nouvelles communautés multiethniques des plantations de sucre, de riz, de café ou de tabac5. Dans ces communautés, comme le suggère leur histoire socioéconomique, l’on avait besoin de variétés autres que des pidgins, média de communication à fonctions limitées. Dans les colonies du Nouveau Monde et de l’Océan Indien, il était probablement possible de voir certains Africains communiquer entre eux dans une langue africaine commune (An 1996; Baker 1997; Manessy 1996). Cette situation a toutefois dû changer avec le temps, au fur et à

5. Comme je le montre ci-dessous, le débat reste ouvert sur les processus de développement de ces nouveaux vernaculaires. Je soulignerai aussi que ces mécanismes sont probablement les mêmes pour les créoles et les pidgins, ce qui rend plus controversées les distinctions terminologiques que les linguistes essaient d’opérationnaliser. Baker (1995) montre d’ailleurs que beaucoup de traits identifiés à tort comme créoles (Mufwene 1990a) sont attestés dans des pidgins aussi, ce qui remet en question la relation développementale supposée par des linguistes.
mesure que les communautés croisantes devenaient de plus en plus multilingues socialement et qu’il s’avérait de plus en plus pratique, peut-être même impératif pour les enfants. d’interagir dans le médium de communication interethnique qu’était la langue des colons européens sous forme restructurée. Aussi, comme le propose Chaudenson (1992), les enfants créoles — Blancs et Noirs élevés ensemble pendant la phase des sociétés d’habitation (voir ci-dessous) — parlaient-ils vraisemblablement les mêmes variétés coloniales des langues européennes. L’on pouvait ainsi parler des vernaculaires africains ou européens, mais certainement pas des pidgins dans des territoires où les créoles se sont développés. Beaucoup de créolistes ont donc supposé une relation entre pidgins et créoles qui n’est pas justifiée sociohistoriquement.


À mon avis, l’intérêt pour les langues créoles et pidgins se justifie en partie dans la mesure où l’on veut comprendre comment les langues évoluent dans des situations de contact, particulièrement comment les systèmes des langues lexicaticrices ont été affectés par ces nouveaux contextes ethnographiques de leur usage et par les langues substratiques avec lesquelles les lexicaticrices sont entrées en contact.

Il est remarquable que dans le sens historique où j’utilise les termes « créole » et « pidgin », ces langues ont une répartition géographique intéressante. Les créoles (dans le sens historique) se trouvent surtout dans l’océan Atlantique et l’océan Indien, où les colonies de peuplement insulaires adoptèrent rapidement la culture de la canne à sucre ou du riz comme industrie principale dès la fin du 17e siècle (le

---
6. Mon point de vue est différent de celui de Baker qui prétend que les Africains voulaient résoudre leurs problèmes de communication dans les différentes colonies de peuplement en développant leur medium de communication interethnique, presque par décision délibérée. L’on peut cependant observer le même genre de développement ethnographique que je viens de présenter dans des villes africaines où les vernaculaires ethniques perdent du terrain face à la vernacularisation des langues véhiculaires adoptées par des enfants comme langues premières. Comme je le soutiens dans Mufwene (1996), les vernaculaires créoles se sont développés, tout comme les nouveaux vernaculaires européens en dehors de l’Europe, par accident et de façon naturelle dans des circonstances de communication spéciales, et ils illustrent comment une langue peut évoluer dans une écologie nouvelle de contact.
milieu du siècle dans le cas de l’Est atlantique) ou le début du 18e siècle. On peut aussi associer à ce groupe les colonies insulares du Sud asiatique où les portugais se sont engagés dans des relations intimes avec des autochtones. Cela indique clairement que la colonisation de peuplement, par opposition à la colonisation d’exploitation qui s’engage en Afrique et en Asie dès la seconde moitié du 19e siècle, est un facteur du développement des créoles. Les variétés appelées pidgins se sont développées dans le Pacifique et sur la côte de l’Afrique de l’Ouest, en association avec les débuts de la colonisation d’exploitation, un système selon lequel les colonies ne sont que des sources d’enrichissement pour les métropoles mais pas une nouvelle résidence permanente pour les colons. Le nombre total des créoles et pidgins dans le monde est incertain, plus ou moins 150 selon Holm (1989), plus ou moins 500 selon Smith (1995). Les critères de dénombrement ne sont pas identiques entre les deux auteurs : Smith semble avoir compté un bon nombre de variétés plus d’une fois.

Développement des vernaculaires créoles


Je soutiens que les universaux qui ont contribué au développement des créoles — qu’on les appelle « bioprogramme » (Bickerton 1981) ou autrement — ne sont pas limités aux enfants (Sankoff 1979 ; Mühlhäusler 1983 ; Jourdan 1985 ; Mufwene 1986b ; Lefebvre 1993) et qu’ils ne sont ni de nature comparable aux influences sub- et superstratiques ni en compétition avec celles-ci (Mufwene 1990b, 1991a, 1991b, 1996). D’autre part, aucune des trois hypothèses précédentes ne peut tout expliquer, car il y a dans chaque créole des éléments structurels (mais jamais tous dans le même vernaculaire) que l’on peut relier entièrement ou partiellement à la langue lexificatrice ou aux langues substratiques. Il est de plus en plus impératif d’expliquer quels principes leur permettent de se réorganiser en un nouveau système langagier, c’est-à-dire d’expliquer les principes qui régissent la restructuration de la lexificatrice en un vernaculaire nouveau.
J’ai quelque peu simplifié les choses en présentant ces hypothèses comme si chacune d’elles ne consistait qu’en une seule version. En réalité il y a plus d’une variante de chacune ; il sera même utile de les résumer ici avant de discuter davantage la genèse des créoles.

On peut par exemple distinguer deux principales hypothèses des universaux : celle de Thomason (1980) et celle de Bickerton (1981, 1984). Selon Thomason, les grammaires des créoles se sont développées comme le feraient celles de langues secondes, permettant des influences substratiques dans certaines conditions favorables. Par exemple, quand la langue seconde est apprise par des locuteurs de langues premières apparentées et quand elle est utilisée pour des fins de communication intragroupe. Dans ce cas-ci, les traits communs aux langues premières ont une tendance nette à se cristalliser dans la version de la langue seconde parlée par ces locuteurs. Les universaux qui régiraient le développement des pidgins ou créoles ne sont alors rien d’autre que ceux qui régissent l’acquisition de langues secondes. Par ailleurs, les traits communs partagés par les divers créoles du monde refléteraient, pour une grande part au moins, des universaux structurels du langage. Pour cette raison, on peut supposer que dans les situations de contact où se sont développés les pidgins et créoles, un grand nombre de langues partagent déjà plusieurs traits et ceux-ci se maintiennent dans les nouveaux parlers. C’est ce que Thomason appelle « convergence ». Par exemple, appliquant l’explication de Thomason (1983) aux créoles à base lexicale française, il n’est pas surprenant que l’ordre des constituants sujet-objet-verbe (SOV) d’une partie de la grammaire française (celle des constructions avec les pronoms clitiques atones, par exemple, dans « je le lui donne ») n’ait pas été choisi par les pidgins et créoles, parce que la plupart des langues qui ont été en contact avec le français partagent avec celui-ci l’ordre SVO, qui est attesté quand les compléments objets sont nominaux ou pronominaux toniques par exemple, dans « je donne le livre à lui ».

L’on pourrait être tenté d’invoquer contre la thèse de Thomason (1983) le cas des pidgins anglois de la Mélanésie, lesquels ont l’ordre des constituants SVO bien que leurs langues substratiques soient, dit-on, VSO. En réalité, comme le montre Keesing (1988), ces langues ont une typologie mixte, ayant l’ordre VSO quand l’on considère les constituants comme indépendants mais l’ordre SVO lorsque l’on considère seulement le complexe verbal avec ses affixe pronominaux. Cependant, les phrases les plus fréquentes utilisent surtout le complexe morphosyntaxique verbal, ce qui fait de SVO l’ordre dominant. En contact avec l’anglais, l’ordre SVO serait donc parti favori pour les pidgins et créoles anglais de la région.

Quant aux universaux de Bickerton, ils sont attribués aux enfants, qu’il croit responsables de la stabilisation/normalisation et de l’expansion des pidgins, ainsi

---

7. Dans le cas particulier des créoles à base lexicale française, l’explication proposée ici n’est probablement pas la seule : le rôle des formes pronominales toniques discutées ci-dessous peut avoir exercé une influence convergente cette fois-ci dans le sens de complot de règles (rule conspiracy). Il va de soi que les langues substratiques dans lesquelles les constituants nominaux et pronominaux ont la même distribution syntaxique doivent avoir favorisé la sélection de l’ordre SVO, qui s’applique aussi aux pronoms toniques français.
devenus des créoles. Ce qui permettrait aux enfants de transformer les pidgins en créoles serait ce que Bickerton appelle le « bioprogramme », qu’il assimile à la faculté de langage ou à la grammaire universelle (dans son interprétation biologique, comme l’explicite Chomsky [1986]). Selon Bickerton, ce bioprogramme serait aussi le noyau grammatical sur lequel les différentes langues développaient leurs grammaires particulières (voir aussi Bickerton 1999). Apparemment, les adultes n’auraient pas accès à cette faculté, ce qui, selon Bickerton, expliquait pourquoi les pidgins, qui sont formés par les adultes, contiennent tellement d’influences substratiques alors que les créoles, lesquels auraient été formés par les enfants, n’en contiendraient pas. Toute influence substratique dans les créoles serait attribuable, selon lui, à la phase qui suit leur formation, car les éléments substratiques de la phase de pidgin auraient été éliminés par les enfants lors de la créolisation.

Comme la plupart des créolistes, Bickerton distingue aussi les créoles des pidgins étendus (expanded pidgins), par exemple le tok pisin ou le pidgin du Nigéria, dont on sait avec certitude qu’ils ont été formés par des adultes plutôt que par des enfants. Mais cette distinction est elle-même l’une des raisons pour lesquelles je remets en question le rôle des enfants dans le développement des créoles. Des études détaillées telles que Sankoff (1979), Jourdan (1985, 1991), et Féral (1991) suggèrent qu’il n’y a pas de différences structurelles importantes entre les créoles et les pidgins étendus, sans tenir compte des différences qui sont attribuables au superstrat (la langue lexificatrice) ou au substrat (par exemple, le fait que, sur le modèle de la plupart des langues de l’Océanie, le tok pisin distingue entre le duel et le pluriel et entre l’inclusif et l’exclusif dans les formes pronomi-
nales de la première personne du pluriel: ou bien le fait que le papiamento a. sur le modèle ibérique, deux formes démonstratives distales; ou bien le fait que, sur le modèle bantu, la négation est attestée à la fin de la phrase en palenquero. Par conséquent, il ne devrait y avoir aucune raison de supposer que les créoles auraient été formés nécessairement par les enfants. Mufwene (1991b, 1996) propose d’ailleurs que les universaux qu’ invoque Bickerton pourraient bien être plus généraux, s’ appliquant ainsi à la restructuration d’une langue par des adultes, comme le suggère l’ histoire sociale et économique des territoires concernés. Ils correspondaient donc à des principes qui déterminent la façon dont s’ appliquent les processus impliqués dans la restructuration langagière.

Avant même de passer aux autres hypothèses, soulignons que Bickerton (1988) ne suppose pas que tous les créoles doivent avoir un antécédent pidgin, s’accordant ainsi avec Alleyne (1971, 1980) sur le fait que les créoles des Antilles se seraient développés sans antécédents pidgins. Cependant, en lisant Bickerton (1989), on s’aperçoit que même dans la version modifiée de sa théorie — qu’il appelle lexical learning hypothesis — ce sont toujours les enfants qui, ainsi que l’ observe Chaudenson (1989), « feraient le coup d’ État » à leurs parents et imposeraient un système normalisé créole. On se serait plutôt attendu à ce que ce soient les adultes qui déterminent, comme il se doit, la grammaire créole, car, selon la nouvelle hypothèse de Bickerton (esquissée déjà dans Bickerton 1986), les mots déterminent la grammaire (comme il se doit13) et les mots utilisés par les enfants leur viennent de leurs parents (voir aussi Mufwene 1989a, 1999a). On conçoit mal comment les enfants auraient acquis des mots de la langue lexificatrice sans spécifications grammaticales même si celles-ci ne restent pas fidèles au système ciblé. Quoi qu’il en soit, comme la plus grande partie du vocabulaire vient généralement de la langue lexificatrice, la possibilité de l’influence substratique serait, selon Bickerton, presque impossible, bien que celle de l’influence superstratique reste ouverte. Toujours est-il que cette hypothèse continue à suggérer faussement le rôle des universaux comme étant en opposition aux influences sub- et superstratiques, privilégiant l’action des enfants.

Nous passons maintenant à l’hypothèse du superstrat, laquelle insiste sur l’influence dominante de la langue lexificatrice. J’en identifierai ici deux principaux types. La première est celle que l’on reconnait dans les études de l’anglais noir américain depuis Krapp (1924, 1925). Selon cette hypothèse, ce vernaculaire américain serait une préservation du parler des Blancs pauvres avec lesquels les

esclaves africains ont eu le plus de contacts dans les plantations des 18e et 19e siècles. Il n’y aurait, selon Krapp (1924) et Kurath (1928), aucune influence africaine d’importance dans ce vernaculaire, thèse très contestée depuis Turner (1949). Mais, selon ces dialectologues américains et d’autres appartenant à la même école, l’isolement socioéconomique serait donc responsable de la survie de cet ancien idiomé. Cette hypothèse perd cependant du terrain, car certains de ses adeptes, comme Schneider (1993), suivent maintenant une variante qui est proche de la position française — le second type d’hypothèse — soutenue surtout par Chaudenson (1979, et bien élaborée et synthétisée dans son livre de 1992), et que je vais maintenant résumer.


L’hypothèse de Chaudenson a deux mérites essentiels : 1) la mise en relief du rôle structural joué par les langues lexificatrices, quel que soit le rôle joué par l’influence substratique ou par les universaux ; 2) comme toute évolution linguistique, le développement des créoles est un processus continu qui n’est pas limité à une génération généalogique arbitraire. On comprendra maintenant pourquoi j’ai présenté la position modifiée de Bickerton (1989) : malgré son insistance injustifiée sur le rôle des enfants, elle insiste, comme il se doit, sur le rôle que joue le vocabulaire dans la détermination de la grammaire, permettant à la langue lexificatrice (à savoir, « les parlers populaires et régionaux » du groupe de superstrat) d’imposer nombre de ses structures. Après tout, ce vocabulaire n’a pas été saisi dans un vacuum, sans modèle d’usage.

14. L’on doit se garder de confondre la position de Chaudenson avec celle de Faine (1937), par exemple, qui ne reconnaît pas d’influences substratiques dans le créole haïtien.
Quant aux hypothèses du substrat (passées en revue dans Mufwene 1990a), elles ont en commun surtout la supposition que les langues substratiques ont contribué à la formation des grammaires des différents vernaculaires créoles et l’importance de cette influence varie d’un créole à l’autre. Me limitant ici au contexte des créoles atlantiques à bases lexicales européennes, on peut y distinguer d’abord la position de Turner (1949), qui attribue des particularités grammaticales du gullah aux langues africaines sans spécifier quelle(s) langue(s) aurait(en)t exercé l’influence la plus importante et sans donner les spécificités sociohistoriques qui justifieraient cette influence.

Cette hypothèse de Turner, qui a culminé avec Alleyne (1980), se retrouve quelque peu démodée aujourd’hui en dépit des études fouillées de Daelman (1972, 1982), Ferraz (1979) et Maurer (1987) qui confirment l’influence des langues africaines sur certains aspects des structures des créoles. Ces études suggèrent cependant que l’on doit justifier toute supposition d’influence substratique en partie par des preuves sociohistoriques qui montrent les conditions écologiques dans lesquelles certains groupes substratiques semblent avoir influencé le développement de certains créoles. Ainsi, Alleyne (1993) attribue les particularités de la grammaire du créole jamaïcain à l’influence tui (de l’Afrique de l’Ouest), sur le modèle de la conclusion de Sylvain (1936), qui prétend que le créole haïtien aurait une grammaire ewe, bien que son vocabulaire soit français. Alleyne documente le fait que, pendant la période formative du créole jamaïcain, les Tuis auraient constitué le groupe substratique africain le plus important (en nombre et prestige) et qu’ils auraient donc joué un rôle critique en déterminant les traits structurels du nouveau vernaculaire — indépendamment des structures de la langue lexifatrice et de l’influence des autres langues en contact, ou en convergence avec l’influence de ces dernières. Cette position d’Alleyne se trouve stimulée par le cas du néerlandais de Berbice, dans lequel Smith et al. (1987), Robertson (1993) et Kouwenberg (1994) reconnaissent beaucoup de traits morphosyntaxiques ijos. Ce créole (s’il en est un) se serait développé dans des conditions où la présence ijo aurait été tant primaire que dominante, selon les auteurs.


16. L’une des raisons de cette ambivalence sur le statut du néerlandais de Berbice est l’absence d’une condition stéréotypique dans la formation des pidgins et créoles, à savoir le multilinguisme du groupe substrat. Selon Smith et al. (1987), le néerlandais de Berbice se serait formé de la rencontre des Hollandais et des Ijos. L’on suppose généralement que les pidgins et créoles résolvent les problèmes de communication parmi les membres du groupe substratique. Il est cependant possible d’éliminer de stéréotype la condition du multilinguisme du groupe substratique surtout si on ne maintient aucune différence processuelle entre le développement des pidgins/créoles et ceux d’autres idiomes basés sur le contact de langues ou dialectes.


Mais un résumé de l'hypothèse de complémentarité révèlera qu’il n’est pas nécessaire de supposer l’influence substratique de façon aussi exclusive que le font Alleyne, Koopman, Lefebvre et Lefebvre et Lumsden. Remettant les choses en perspective, on pourrait probablement développer une approche rafraîchissante à la genèse des créoles qui donne vraisemblance, aussi partielle que soit celle-ci et selon les circonstances particulières de chaque créole, à chacune des positions présentées ci-dessus (à l’exception de l’influence exclusive des universaux)\(^{17}\). Il est cependant absolument nécessaire que l’on reconnaîsse que les conditions écologiques de la genèse de chaque créole (ayant trait aux composantes ethnolinguistiques et leurs proportions, ainsi qu’à l’ordre des peuplements) ne sont pas identiques à celles des autres, même si elles leur ressemblent.

Selon l’hypothèse de complémentarité, l’on peut reconnaître dans la structure des langues créoles des influences tant des universaux (en tant que contraintes sur la restructuration), du substrat, que du superstrat. La différence entre les diverses sous-hypothèses concerne le stade où l’influence substratique s’applique et comment la sélection s’exerce entre des éléments en compétition dans des modèles parfois divers de la langue lexicatrice. Selon Baker et Corne (1986; voir aussi Baker 1993 et Mühlhäusler 1983) l’influence aurait lieu après que le créole s’est déjà cristallisé ou normalisé sous l’influence du bioprogramme, tandis que selon Hancock (1986, 1993) et Mufwene (1986b) l’influence substratique s’appliquerait en concurrence avec l’influence du superstrat. Pour ce qui est de mon point de vue, je ne pense pas qu’un créole puisse se former avant que ses structures, ou du moins la plus grande partie de celles-ci, soient normalisées. Je vois mal comment on peut, sans être arbitraire, identifier une phase dans la formation d’un créole comme particulièrement formative tout en excluant une autre phase qui contribue, soit à le distinguer d’autres créoles auxquels il est apparenté, soit à réduire leurs différences formelles. Une telle supposition serait aussi en conflit avec une position partagée par de plus en plus de créolistes aujourd’hui, à savoir que la formation des créoles est graduelle (Arends 1989, 1995; Baker 1990; Chaudenson 1979; Mufwene 1992; Singler 1993).

Bien que ma version de l’hypothèse de complémentarité explique maintenant pourquoi je perçois tant de rapprochements entre toutes les autres hypothèses génétiques discutées ci-dessus, notamment pour ce qui concerne les conditions écologiques (sociohistoriques) de la genèse et les mécanismes formatifs, je remets en question, depuis Mufwene (1990b), la place accordée aux universaux considérés comme étant de même nature ou au même plan que les matériaux du superstrat et du substrat. Comme Chaudenson (1989) le met si bien en évidence, les langues superstratiques ont pourvu les matériaux de construction, ou du moins la plus grande partie de ceux-ci, pour la formation des nouveaux vernaculaires dits

\(^{17}\) Les universaux ont besoin des éléments (matériau de construction et principes d’usage) auxquels ils peuvent s’appliquer, et ceux-ci proviennent de la lexicatrice ou des langues substratiques. Dans des conditions écologiques variables, les universaux peuvent modifier certains des éléments dans leur forme ou usage. Cela est l’essentiel du procès de restructuration défini dans la partie préliminaire de cet article.
pidgins et créoles. Le rôle des langues substratiques leur est semblable dans le sens où elles aussi ont souvent contribué en partie au lexique, la proportion la plus élevée étant dans le néerlandais de Berbice, où elle a été estimée à presque 30% (Smith et al. 1987). Tant les langues superstratiques que substratiques sont censées être à l’origine souvent convergentes de certaines règles grammaticales, par exemple de l’ordre des constituants SVO ou la position postposée du déterminant dans les créoles français.

La preuve la plus évidente pour l’invocation du substrat ou du superstrat comme explication (partielle) réside dans un nombre d’observations qui ne peuvent s’expliquer par lesdits universaux de langage bickertoniens. Par exemple, le néerlandais de Berbice a (comme l’ijo) des postpositions que le modèle universaliste bickertonien ne permet même pas ; d’autant plus que Bickerton (1981, 1984) prétend que les prépositions n’existent pas dans la grammaire du bioprogramme. Un autre exemple réside dans le fait que les créoles français ont choisi de façon apparemment aléatoire (jusqu’ici) tant des constructions possessives, où le possessif est antéposé, que des constructions où le possessif est postposé au nom-tête (l’une de celles-ci ne devant pas être conforme au modèle du bioprogramme). Ou encore, le fait que le pidgin chinois à base lexicale russe a choisi l’ordre SOV pour ses constituants dans la phrase (ordre qui est aussi exclu par le modèle bickertonien). Comme le suggère Mufwene (1989b), les principes qui rendraient compte des traits créoles auxquels Bickerton accorde un privilège plutôt arbitraire devraient aussi rendre compte de ces autres traits grammaticaux fondamentaux qu’ils excluent de la grammaire du bioprogramme.

Notons que, parce que dans le modèle bickertonien l’influence substratique ne serait possible qu’après la formation des créoles, nous aurions du mal à rendre compte des traits que je viens de citer. Nous serions forcés de supposer faussement qu’au départ, soit ces créoles n’auraient pas exprimé les relations ou fonctions grammaticales évoquées ci-dessus, soit qu’ils les auraient exprimées autrement, par exemple par l’usage des verbes dans le cas des postpositions/prépositions (comme le suggère d’ailleurs Bickerton 1981, 1984). Nous n’avons pas de preuves diachroniques pour supposer qu’il y a eu des changements ou que ces particularités grammaticales se sont ajoutées ou développées après la formation de ces pidgins créoles. En effet, des études telles que Rickford (1987), Lalla et D’Costa (1990), Mufwene (1994b) et Jourdan et Keesing (1997) montrent que les structures créoles n’ont presque pas changé depuis le 19e siècle, du moins pas plus que les variétés langagières non créoles qui se sont développées pendant la même période. En supposant plutôt que les créoles se sont formés de façon continue et qu’il importe peu si un trait du substrat a été sélectionné au début de la formation ou plus tard (selon les circonstances sociohistoriques particulières à chaque créole), le problème qui se pose est celui de savoir quel(s) principe(s) détermine(nt) la sélection d’un trait surtout dans les cas où la dominance démographique et la parenté typologique peuvent ne pas compter comme critères critiques de différenciation.

Il apparaît donc que le problème fondamental qui se pose ici, quelle que soit en fait l’hypothèse de genèse que l’on adopte, est surtout d’identifier les principes
qui déterminent les différentes influences grammaticales (et phonologiques), qu’elles soient superstratiques ou substratiques. Mais principes et matériaux de construction ne semblent pas être au même plan : les principes semblent se trouver à un niveau différent où ils peuvent régir la sélection des matériaux. La complémentarité des hypothèses génétiques devrait donc être réinterprétée dans le sens que ladite complémentarité existe seulement entre les matériaux superstratiques et substratiques : les principes sociohistoriques (y compris la parenté typologique des langues en contact) ainsi que ceux des universaux (lesquels ne devraient pas nécessairement être associés avec les enfants créoles) régissent la sélection des traits là où un choix s’impose et la variation n’est pas tolérée (Muñoz 1996)18.

L’hypothèse de complémentarité (avec une place importante accordée aux universaux régissant la sélection des traits structurels) est justifiée surtout par les choix mêmes qui doivent s’opérer au sein du substrat ou du superstrat, là où leurs influences sont considérées comme prédominantes ou presque exclusives, ainsi que le prétendent les substratistes et superstratistes. Notons, par exemple, l’ordre des constituants de la phrase dans le néerlandais de Berbice. où il est SVO alors que dans le néerlandais (de Hollande) et l’iJO (parlé au Nigéria), il est mixte : SOV dans certains types de constructions et SVO dans d’autres. Il serait intéressant de trouver un principe qui explique cette sélection.

Dans le contexte des créoles français, on pourrait considérer les constructions possessives pour lesquelles le marqueur est antéposé au nom-tête dans certaines et postposé dans d’autres. Chaudenson (1989) observe que le français offre la construction où le possessif est antéposé (par l’usage du pronom/adjectif possessif, par exemple « son livre ») ainsi que la construction où le possessif est postposé (par l’usage d’une construction prépositionnelle avec « à » ou « de », « le livre de/à Jean/lui »). Sans tenir compte du fait que l’usage de la préposition dans les constructions possessives a généralement disparu dans les créoles, ces vernaculaires ont d’une façon ou d’une autre choisi l’une des deux constructions françaises (« son liv »/« Jean son liv » en mauricien, mais « liv Jean » en haïtien). Tout comme le néerlandais de Berbice a sélectionné l’un des deux ordres des constituants SOV et SVO attestés dans le néerlandais et l’iJO. On pourrait bien invoquer quelque accident de l’histoire ou quelque principe de la grammaire universelle pour expliquer ces évolutions divergentes. Mais, compte tenu des principes ordinaires d’acquisition du langage, il serait plus utile d’examiner s’il y a eu des tendances linguistiques dominantes parmi les populations en contact qui ont déterminé ces sélections. Cela entre dans le contexte de l’examen des facteurs écologiques linguistiques qui déterminent l’évolution d’une langue (Muñoz 1996, 1998).

Le nombre des cas où l’on a besoin de recourir à des principes explicatifs pourrait se multiplier, et les principes pourraient ne pas être les mêmes ou du même ordre. Par exemple celui qui, dans les créoles français, aurait régi la sélection des pronoms personnels pourrait être de nature différente de celui qui aurait déterminé la sélection des constructions possessives. Selon Mufwene (1989c, 1991a), les formes toniques pronominales ont été préférées aux formes atones parce qu’elles sont plus saillantes et ont une distribution structurelle plus large, même si, du point de vue de la fréquence, elles pourraient être considérées comme plus marquées. Mais, selon la même étude, il serait normal qu’il y ait conflits occasionnels entre les facteurs qui déterminent si un trait structurel est plus ou moins marqué ; nous devrions déterminer aussi bien les facteurs qui priment sur d’autres que les contextes dans lesquels ils priment, selon l’approche écologique (Mufwene 1996, 1999b). À ce jour, ces questions sur la formation des créoles restent généralement ouvertes, sans réponse définitive.

Ce qui rend même la distinction entre pidgin, créole et d’autres variétés de contact presque inutile (Mufwene 1997a) c’est que les mêmes questions se posent dans le contexte du kituba, une langue de contact à base lexicale bantu, où le problème du substrat et du superstrat ne se pose même pas (Mufwene 1994c, 1997b), mais où la sélection des formes pronominales s’est effectuée d’une manière semblable aux créoles à base lexicale française. Comme le montre Mufwene (1988, 1989c, 1994b, 1997b), ce sont les pronoms personnels indépendants et toniques du kikongo-kimanyanga (langue de base) qui ont été sélectionnés, plutôt que les préfixes pronominaux, lesquels sont atones et même plus fréquents dans le système canonique bantu.

Notons que dans le contexte du développement du kituba, les préfixes pronominaux auraient pu être maintenus comme dans le lingala, une autre langue de contact à base lexicale bantu qui se serait formée dans presque les mêmes conditions sociohistoriques (voir Fehderau 1966, Samarin 1982). La question se pose donc de savoir pourquoi le lingala a sélectionné un système pronominal qui est resté proche de ceux des langues bantus au contact desquelles il s’est développé alors que le kituba a choisi un système plutôt analytique ou isolant. On voit ici d’une façon plus claire que l’invocation de l’opposition « plus marqué » ou « moins marqué » sans plus d’explication ne suffit pas. Il faut savoir lequel des facteurs régissant cette opposition se trouve favoriser tel élément d’une opposition structurale et dans quel contexte (Mufwene 1996). Dans ce cadre heuristique nous pouvons aussi voir pourquoi il est important de tenir compte de l’écologie de la formation d’un créole, car elle nous permet de comprendre comment l’opposition « plus marqué » ou « moins marqué » opère pour déterminer certaines sélections des traits structurels dans les créoles (Mufwene 1991a, 1996). Le fait que des langues bantu du groupe B (par exemple le kiyansi et le kiteke) n’ont pas un système d’accord aussi élaboré que dans le canon bantu présenté dans la littérature linguistique (Mufwene 1994c) semble être un facteur pertinent dans ce cas.

En fin de compte, quelle que soit l’hypothèse génétique que l’on choisisse pour rendre compte de la formation des structures des créoles, il est évident que l’on doit déterminer les principes qui expliquent les sélections spécifiques faites
par chacun de ces vernaculaires. Il semble que les études créoles n’aient pas creusé suffisamment cette question (voir Mufwene 1989c).

Quelques observations finales

Pour conclure, remarquons que les questions qui se posent dans les études créoles sont généralement des questions de linguistique générale tant au sujet de la structure de ces langues qu’au sujet de leur développement (Mufwene 1998). Du point de vue de la structure, l’on se demande si, indépendamment de leurs sources hétérogènes (tand dans la langue lexificatrice elle-même que dans sa coexistence avec les langues substratiques), il y a des traits qui les distinguent des langues non créoles. Plus nous les comprenons, plus il semble qu’il n’y ait pas de différences plus importantes entre les vernaculaires créoles et les langues non créoles qu’au sein de celles-ci. Les études, comme celle de Baker et Syea (1996) par exemple, montrent ou suggèrent que les procès de grammaticisation concurrents à la restructuration qui produit un créole ne sont pas différents de ceux qu’on peut observer dans l’évolution linguistique ordinaire.

Compte tenu de Baker (1995), qui montre que les traits associés à la formation des créoles se seraient développés à des périodes différentes, il apparaît de plus en plus probable que la différence entre le développement des créoles et d’autres évolutions linguistiques est en partie question de rapidité ou de durée de l’époque où se manifestent les changements. Elle tient moins à la nature des changements structurels qu’à la combinaison des changements dans une période donnée dans des circonstances écologiques qui sont particulières à différentes langues. Il devient de plus en plus évident que nous devons être à même d’utiliser ce que nous comprenons des vernaculaires créoles pour poser des questions de recherche intéressantes sur l’évolution des langues non créoles. Jusqu’ici nous ne l’avons fait que très rarement.

Du point de vue de leur développement, nous devons chercher à mieux comprendre le processus de l’évolution linguistique et le rôle que le contact y joue, tout en cherchant à déterminer si les contacts qui ont produit les créoles sont de nature différente de ceux que connaissent chaque jour des locuteurs d’idiolectes ou dialectes différents et qui conduisent à des accommodations linguistiques, ainsi qu’à des changements structurels dans n’importe quel système langagier. Des comparaisons plus détaillées sur les développement des créoles français, par exemple (variétés langagières reconnues comme du français en dehors de l’Europe) et les français métropolitains devraient nous apprendre plus de choses. à l’instar de Mougeon et Beniak (1994), de Chaudenson, Mougeon et Beniak (1993) et Wittmann (1995). Dans quelle mesure le changement linguistique auquel la linguistique historique s’intéresse le plus est-il indépendant de l’écologie externe de la langue ? Y a-t-il une différence réelle entre motivation interne et motivation externe dans l’évolution linguistique ? Il est de plus en plus difficile d’éviter ces questions dans l’étude du développement des créoles. On aurait besoin de justifications (plus) convaincantes si on continuait à les éviter en linguistique historique, notamment pour prouver que les pidgins et créoles sont
moins naturels ou de nature différente des autres systèmes langagiers. Les faits suggèrent de plus en plus le contraire (Mufwene 1998).

Références


DUBOIS S., s.d.. Creole French Status in African-American Communities in South Louisiana.


RÉSUMÉ/ABSTRACT

Les créoles. L’état de notre savoir

Dans cet article, je définis les vernaculaires créoles d’un point de vue sociohistorique plutôt que structurel et je passe en revue la littérature qui explique comment ils se sont développés. Pendant cet exercice, j’explicite des problèmes qui émanent des définitions traditionnelles et ce dont les hypothèses courantes de genèse ne rendent pas compte et j’argue que la meilleure approche est la linguistique historique et génétique. Celle-ci est fondée dans les histoires socioéconómiques où se sont développés ces vernaculaires, elle reconnaît les différents dialectes des langues lexificatrices qui sont entrées en contact avec des langues non européennes et elle articule les principes qui régissent la sélection des traits intégrés dans le vernaculaire naissant à partir des variétés en compétition.

Mots clés : Mufwene. créole. substrat. superstrat. lexificatrice. relexification

Creoles : The State of the Art

In this article I define creole vernaculars sociohistorically, rather than structurally, and survey the literature that accounts for how they developed. In this exercise I explain the problems inherent to traditional definitions and what is not accounted for by current hypotheses of creole genesis. I argue that the best approach to the subject matter is one that treats the development of creoles as a topic of historical and genetic linguistics. well grounded in the socio-economic histories in which these vernaculars developed. factoring in the relevant dialects of the lexifiers that came in contact with non-European languages. and articulating principles that govern the selection of features from the competing varieties into the emerging vernacular.

Key words : Mufwene. creole. substratum. superstratum. lexifier. relexification

Salikoko S. Mufwene
Department of Linguistics
University of Chicago
1010 East 59th Street
Chicago, IL 60637
États-Unis
mufw@midway.uchicago.edu